

La Vie illustrée, n° 47

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Affaire Dreyfus](#)

Présentation

Date 1899-09-07

Genre Presse (numéro de revue)

Mentions légales Fiche : Centre d'Études sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Editeur de la fiche Jean-Sébastien Macke, Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Description & Analyse

Période de l'affaire Dreyfus 5/7 - Du retour de Dreyfus en France (1er juillet 1899) jusqu'au procès de Rennes (septembre 1899)

Contributeur(s)

- Macke, Jean-Sébastien (édition scientifique)
- Walter, Richard (édition numérique)

Citer cette page

La Vie illustrée n° 47, 1899-09-07

Jean-Sébastien Macke, Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 13/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

https://eman-archives.org/Zola_Dreyfus/items/show/49

Notice créée par [Jean-Sébastien Macke](#) Notice créée le 14/01/2016 Dernière

modification le 13/01/2023

Numéro 47

7 Septembre 1899

LA VIE ILLUSTRÉE



BERTIN & C.

Mme X..., LA « VOIE ORDINAIRE », DANS LA COUR DU LYCÉE DE RENNES
(Photographie de la *Vie Illustrée*. — Voir page 378.)



AUTOUR DE L'AFFAIRE. — TROIS INSÉPARABLES : M. CLAIRIN, M^e BRÉMONTIER, M. HENNION.
(Croquis d'après nature de notre envoyé spécial, Georges Redon.)

L'Affaire de Rennes. — Coins de Comédie

L'affaire de Rennes qui se déroule actuellement, mêlée d'incidents tragiques n'est point dépourvue de toute espèce de gaieté dans ses petits côtés, et certains de ses acteurs témoignent, dans leur personne comme dans leur allure, d'infiniment de pittoresque.

Voici, d'abord, la toute blonde M^e Brémontier, d'un blond peut-être pas absolument dépourvu du concours de l'art, mais d'un art si parfaitement heureux, si délicieusement mis au point, qu'il apparaît plus exquis, dans ses manifestations, que la nature même. Elle est gentille, la reporteresse de la *Fronde*, souriante, remuante, pimpante et guillerette, et, sauf aux heures où elle « trime », dans la salle de la Presse, sur les nombreux télégrammes, qu'elle adresse chaque jour, rue Saint-Georges, à son journal, on la voit toujours caquetant et coquetant — en tout bien tout honneur — avec ses confrères, avec les artistes, avec les fonctionnaires, avec tout le monde, en somme, et ne répugnant point, car il importe d'être « dans l'train », aux mots un peu vifs et aux allusions épineuses.

Un bon garçon, n'est-ce pas Madame, vous êtes, durant les entr'actes de vos fonctions, un bon garçon, mais un bon garçon fort occupé de sa petite personne et changeant de toilette trois ou quatre fois par jour, au moins : toilette d'audience, toilette de déjeuner, toilette de télégraphe, toilette de diner, et, en cas de besoin, toilette de soirée ? Je suis sûr qu'il y a une toilette de soirée dans vos malles.

M^e Brémontier travaille, magistralement, dans les choses judiciaires, mais elle est si élégante qu'on peut être assuré qu'elle fonctionnerait avec non moins de maîtrise dans les choses de la mode.

La gentille reporteresse, fort choyée par ses collègues, est pourvue spécialement de deux gardes du corps qui ne la quittent guère : le peintre Georges Clairin et le très aimable commissaire de la sûreté générale, M. Hennion.

Voici encore une personne des plus célèbres depuis quelques jours, Madame... — mettons M^e X... — et dont l'arrivée à Rennes a provoqué un vif mouvement de curiosité, curiosité justifiée, d'ailleurs, attendu que, si l'on en croit des propos dignes de foi, la dame M^e X... ne serait autre que la fameuse « Dame Blanche » par laquelle le bordereau est arrivé au ministère de la guerre.

Elle est réjouie et bonne enfant, M^e X...

Un autre « type de l'Affaire », c'est la Dame Blanche, M^e Amélie Darthout, brune, grande, de verbe haut, et violente, terriblement, dans ses opinions. Certains incidents plutôt vifs furent vraisemblablement son œuvre, et on doit s'étonner que, grâce à elle, une moitié des habitants de l'Hôtel Moderne n'aient pas mis la main sur la figure de l'autre moitié.

La veille de la première audience, dans le couloir de l'immeuble, elle causait, le soir, avec M. Forzinetti, qui n'est pas précisément un Adonis.

— Tenez, dit M. Forzinetti, désignant un homme dont on ne voyait plus que le dos, voici Lebon.

— Le tortionnaire ?

— Lui-même.

— Ah ! fit la Dame Blanche, quelle horrible tête.

Vrai, malgré que l'Affaire soit essentiellement dramatique, on rencontre à Rennes, de jolis coins de comédie.

Henri de WEINDEL.



Autour de l'Affaire. — La « Dame Blanche ».
(Croquis de notre envoyé spécial, Georges Redon.)



Le capitaine Dreyfus traversant la cour du Petit Lycée.



Le transport des pièces de comparaison du dossier de M. Bertillon.



M. de Freycinet et son secrétaire dans la cour du Lycée.



M. Labori et M. Paul Meyer.



Mme Marguerite Durand et le colonel Cordier.



M. Mathieu Dreyfus écoutant les explications de M. Collenot.



C. Jouanet, M. Collenot, M. Labori.



M. Paléologue et M. Demange.



M. Barrès et Lemaitre en conférant avec des témoins militaires.



M. Bertulus et M. Aubin.



M. Belhomme et M. Gribelin.



MM. Pioquart, Gast et Havet.



La sortie du public, rue Toullier.



Le Général Roget et le capitaine Le Rond.

(Phot. Gerschel.)

L'AFFAIRE DREYFUS A RENNES. (Voir page 392.)



L'AFFAIRE DREYFUS A RENNES. (Croquis d'audience de notre envoyé spécial, GEORGES REDON.)
1. Généraux Deloye et Mercier. — 2. Capitaine Lebrun-Renaud. — 3. M. Charavay, expert. — 4. Général Sébert. — 5. Commandant Hartmann.
— 6. Lieutenant-colonel Cordier.



M. Mathieu Dreyfus.



Généraux Mercier et Saint-Germain.



Lieutenant-colonel Piequart et M. Stock.



MM. Bonnamour et Bertillon.



MM. Teysonnieres, Varinard, Couard et Belhomme.



M. Forzinetti.



M. Coupois, greffier.

G¹ Deloye, Colonel Jouaust, M¹ Labori, Général Roget.G¹ Lebelin de Dionne, Colonel Jouaust, G¹ Deloye, G¹ Chamoin.

Commandant Carrière et Lieut.-colonel Bertin.



Général de Boisdeffre et M. Paléologue.

L'AFFAIRE DREYFUS A RENNES. (Voir page 392.)

(Phot. Gerschel.)

La Vie à Rennes

Le monde entier a les yeux fixés sur l'antique cité de Conan le Tors. Jadis, Mme de Sévigné et cinq ou six autres grandes dames venaient assister, dans des loggias de bois décorées d'arabesques du goût de la Renaissance, sous le plafond peint par Coppel, devant le Christ peint par Jouvenet, aux débats du Parlement de Bretagne, dans la belle salle du palais de Rennes toute bousculée d'or.

Les temps sont changés.

Aujourd'hui, une foule moins brillante se presse dans une salle de lycée, qui sert de théâtre au drame le plusangoissant ; et j'ai voulu me mêler un instant aux spectateurs de cette tragédie.

La ville est calme, comme indifférente. Les Rennais vaquent à leurs occupations, vont au café, vont au musée, avec la même sécurité que si rien ne se passait chez eux.

Ceux qui forment le public des audiences, directeurs de journaux, reporters, curieux et témoins, constituent comme une petite colonie de deux cents âmes qui va et vient dans la ville sans s'y mêler, comme une goutte d'huile flotte dans un vase d'eau. Ces « colons », ce sont les Parisiens, les Anglais, les Russes, les Américains, les reporters du monde entier qui informent minute par minute le reste de la terre des péripéties des audiences, des actes de ce drame qui se joue devant l'humanité. Ils mènent une existence bien particulière, et leur emploi du temps est réglé comme à la caserne ou à l'école, ou au lycée, car ils y vont tous les jours. Le lever est pour tous à cinq heures du matin. Aussitôt le petit déjeuner hâtivement pris, vite, au lycée ! Il faut y entrer à six heures et un quart. Et les voilà bouclés jusqu'à midi. De midi à deux heures, déjeuner, café, cigarette. De deux à sept, travail, courrier, copie, plein air. Le dîner les conduit alors jusqu'à neuf heures et demie, et c'est l'heure du coucher, pour être debout le lendemain à cinq heures.

Certes, de Paris à Marseille et de Londres à Chicago, on est admirablement et rapidement informé : on n'imagine pas grâce à quel travail incessant et énorme. Dans la salle d'audience, deux cents journalistes sont assis devant de petites tables comme des élèves en classe, et les gendarmes font les surveillants :

— Silence, là-has !

— Faudrait voir à vous taire !

— Pourriez-vous ne pas couper la table avec votre canif ?

Toutes ces têtes sont penchées sur le travail, — même des têtes blondes de jolies femmes qui travaillent pour leurs feuilles. De temps en temps, une main se lève, tenant une enveloppe fermée ; un compris la prend, et la jette dans l'une des boîtes préparées, où des estafettes les recueillent pour les porter aussitôt au télégraphe. Et rien n'est saisissant comme cette rapidité de manœuvre, qui fait que chaque parole prononcée dans cette enceinte a aussitôt son écho et se répercute instantanément dans le monde entier. Chaque témoin qui dépose ne parle pas seulement devant le Conseil de guerre, il a l'humanité pour auditoire.

L'information est fort bien outillée. On a multiplié le nombre des employés au télégraphe. Les appareils lancent six dépêches à la fois. Devant le bureau, un vieux bâtiment est surmonté d'une pancarte de calicot :

Salle réservée à la presse.

On traverse une voûte, et voici une cour ombragée par des velums rayés et quelques arbres ; une grande salle est garnie de petites tables d'élèves. On dirait les apprêts des épreuves du baccalauréat ou du concours général. Là se fait la copie, dans la salle, ou dans la cour, si l'on préfère travailler en plein air. Aux murs, il y a des avis utiles. On demande aux reporters de n'enoyer à la fois que trois ou quatre cents mots, et de diviser les dépêches. On leur recommande aussi de verser leurs fonds à l'avance à la poste, et on leur donne leur compte chaque soir. Il y a ici un Américain qui envoie pour deux mille francs de mots par jour.

Cette colonie flottante est répartie dans la ville en trois hôtels, sauf quelques-uns qui logent chez l'habitant.

Au Grand Hôtel sont quelques reporters étrangers et des généraux. C'est calme, silencieux, recueilli. Le mouvement est ailleurs.

En face, à l'Hôtel de France, il y a foule. La salle à manger devient un vaste réfectoire. On prend le café dans la cour, et on croise là Mme Demange, Mme Mornard, Jules Claretie, l'exquis Clairin, le docteur Widal, Emile Blavet, etc. On oublie qu'on est à Rennes.

On n'y pense pas davantage à l'Hôtel Moderne, qui a un air plus aristocratique, avec son hall orné de vitraux et de larges palmiers. Après le déjeuner, dans la lumière crue du vitrage, ou le soir, sous l'éclat des lustres de gaz, on se croirait à Paris, et il n'y a qu'à entrer pour se trouver aussitôt en pays de connaissance, avec l'aimable Taunay, toujours assailli de demandes de cartes, avec Séverine, Mme Marguerite Durand de La Fronde, F. de Rodays, Ch. Chinchorre toujours informé, Mme Brémontier, Marcel Prévost, Bernard Lazare, Jean Bernard, Stanton, de Chicago, Jaurès, J. Bizet, Mme de Rute, etc. C'est comme un coin de Paris. Chaque matinée apporte la matière nouvelle des entretiens : la séance du jour, la lettre Schneider, l'incident Doyen, la mort du colonel de gendarmerie, la piste de l'assassin de Labori, la santé de celui-ci ; voilà ce dont on causait hier ; ce seront déjà de vieilles nouvelles quand ces îles paraîtront.

Cet hôtel donne sur le quai morne et triste de la Vilaine aux eaux épaisse et noires, pareille à ces canaux encaissés des villes de Flandre. Rennes, avec son silence, sa piété, ses madones, sa grande croix de la Mission, ses calvaires, ses vieilles façades de bois sculpté, ses tours fortifiées, ses églises, à l'air d'un Bruges d'Armorique.

Il faut suivre le quai pour arriver au quartier fatal, celui dont tous les points sont désormais historiques, et c'est un pèlerinage que j'ai voulu faire, à toutes les stations de ce chemin de croix moderne : la prison, le lycée, la maison de Mme Dreyfus, celle de Labori, le confluent de l'Ill.

C'est un coin ravissant et poétique, celui où Labori a été si lâchement frappé au moment où sa présence au procès était si utile. L'Ill se jette dans la Vilaine ; les berges sont herbes ; les ajones et les nénuphars bordent la rive, sur laquelle des laveuses savonnent le linge ; des arbres ombragent le chemin, et des massifs vents portent la vue au fond de la place Laennec. Le ruisseau alimente le moulin de Saint-Hélier ; la villa de Labori, ornée de faïences vertes, se détache coquettement sur la verdure ; c'est un coin charmant et gracieux, qui ne paraissait pas fait pour un drame. Le quai n'est pas désert, du côté de la Vilaine. En face, après la station des tramways Rennes-Viarmes, il y a une institution de jeunes filles ; celles qui ne sont pas en vacances ont eu ce matin-là un réveil au revolver, et elles ont pu de leurs fenêtres assister toutes jeunes à un assassinat.

Devant la fin du trottoir où Labori est tombé, s'appuyant de l'épaule sur sa serviette pour qu'on ne la lui volât pas, il y a un cabaret et un dépôt de lits militaires. Comme j'y passais, des enfants de ces maisons riveraines jouaient, et je vous donne à deviner quel était leur jeu ? Ils jouaient à l'attentat. L'un d'eux courait, et les autres le poursuivaient en criant : A l'assassin ! Il y aurait une étude à faire sur la part de l'Actualité dans les jeux des enfants. D'ailleurs ceux-ci, plus heureux que les gendarmes, rattrapaient chaque fois le fuyard.

Il ne va pas sans une certaine émotion de suivre ce chemin, de poser le pied sur les traces à peine effacées des pas de Labori, de Piecourt et du meurtrier.

Tout près de là, dans un quartier assez vieux de maisons qui s'effritent, voici la Prison militaire, attenante à la Manutention. Par-dessous le mur de la rue, on voit les trois hottes mises aux trois fenêtres, dont l'une est celle derrière laquelle Dreyfus médite et souffre. Il faut alors suivre la rue Duhamel jusqu'au bout de la rue du Châtillon, où « petit château », dont l'image en pierre orne une façade. Près de la place de la Gare, de gros arbres abritent la retraite de Mme Dreyfus, dans une propriété vaste et commode, et c'est là, plus qu'ailleurs peut-être, qu'habite véritablement la Douleur. Chaque jour, le coupé noir mène près du prisonnier la pauvre femme. Quelques tristes que soient ces entrevues, ne semble-t-il pas qu'elles doivent être douces, après quatre ans d'exil et de séparation ?

Une rue à traverser. Voici le lycée, un des plus beaux de France, vaste, monumental, clair, entouré de jardins,

flanqué d'une artistique chapelle et enrichi d'une Salle des Fêtes.

Quelle vision inoubliable, cette Salle des Fêtes où se débattent l'honneur, la honte et la mort ! Le conseil siège sur la scène, au fond de laquelle on a cloué un crucifix. Et le voici, lui, contre le banc de la défense, Dreyfus, les cheveux ras, tout blancs, osseux et maigre comme un mort, les oreilles diaphanes, le teint jaune, parfois bronzé par l'afflux du sang, — malheureux ! pris dans l'engrenage formidable des rivalités de races et de castes, jeté tout pantelant sur une balance où l'innocence même n'a plus asse de poids.

Au-dessus du tribunal, la frise, qui court le long de la corniche avec des cartouches encadrant les noms de toutes les gloires brevettes, porte ceux de Renan et de Le Sage, l'immortel auteur de *Gil Blas*, qui naquit à Sarzeau. Je ne sais pourquoi, en regardant Dreyfus, je revoyais cette page de *Gil Blas* où Fabrice, tombé au dernier degré de l'infortune, prend son parti avec philosophie et proteste qu'il ne faut jamais désespérer, que l'Espoir est la force de la vie et l'ajoute :

— Post nubila Phæbus !

Après la nuit, le soleil !

C'est la philosophie de Fabrice, c'est celle de Lessage, et l'on voudrait que ce fut celle que son nom répandit sur ces officiers, juges ou témoins, qui débattaient en ce moment, entre un encier et un verre d'eau, — des soldats ! — des points de droit et des comparaisons d'écriture. Certes, rarement l'avenir a été plus noir ; l'émeute à Paris, des tués, des morts, l'assassinat, le revolver, le fort Chabrol, le bal du fort Chabrol, les polémiques violentes, les menaces de l'intérieur et de l'extérieur, tout ce relent de révolution est alarmant. Espérons que cela passera, et croyons-en le mot de ce Le Sage qui semble présider aux débats dans la salle du lycée de Rennes :

— Post nubila Phæbus !

LÉO CLARETIE.